

Le vent

Si, par hasard
Sur l'Pont des Arts
Tu croises le vent, le vent fripon
Prudenc', prends garde à ton jupon
Si, par hasard
Sur l'Pont des Arts
Tu croises le vent, le vent maraud
Prudent, prends garde à ton chapeau

Les jean-foutre et les gens probes
Médis'nt du vent furibond
Qui rebrouss' les bois, détrouss' les toits, retrouss' les robes
Des jean-foutre et des gens probes
Le vent, je vous en répons
S'en soucie, et c'est justic', comm' de colin-tampon

Si, par hasard
Sur l'Pont des Arts
Tu croises le vent, le vent fripon
Prudenc', prends garde à ton jupon
Si, par hasard
Sur l'Pont des Arts
Tu croises le vent, le vent maraud
Prudent, prends garde à ton chapeau

Bien sûr, si l'on ne se fonde
Que sur ce qui saute aux yeux
Le vent semble une brut' raffolant de nuire à tout l'monde
Mais une attention profonde
Prouv' que c'est chez les fâcheux
Qu'il préfèr' choisir les victimes de ses petits jeux

Si, par hasard
Sur l'Pont des Arts
Tu croises le vent, le vent fripon
Prudenc', prends garde à ton jupon
Si, par hasard
Sur l'Pont des Arts
Tu croises le vent, le vent maraud
Prudent, prends garde à ton chapeau



Le vent des Vaisseaux

Le rire des vents

Les quatre Vents ont ri dans le ciel du matin
Puis leur humeur étant changeante, une querelle
S'est élevée entre eux. Et la femme autour d'elle
Vit s'abattre en riant le courroux du destin.

Les quatre vents ont ri dans le ciel de l'aurore
D'un grand rire pareil aux désespoirs fervents.
Avez-vous entendu le bruit des quatre Vents
Qui détruisent, rient, et détruisent encore ?

Vous voici réunis, ô quatre Vents que j'aime !
Et vous chantez, et vous criez tous réunis
Avec la joie et le désespoir infinis
Que ressent le poète en face du poème.

Tous vous obéissez au signe de mon doigt.
Mais, ô Vent de l'Ouest, qui rôdes et qui pleures
C'est vers toi que s'en vont les songes de mes heures !...
Les quatre Vents se sont réunis sous mon toit.

Et comme l'on soufflette en la force des mains,
Comme l'on rit en chœur, comme l'on chante et danse,
Les quatre Vents ont ri de savoir leur puissance
Sur le troupeau soumis et triste des humains.

Renée Vivien
Extrait du recueil "Le vent des vaisseaux" 1921

Brumes et pluies

Ô fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue
Endormeuses saisons ! je vous aime et vous loue
D'envelopper ainsi mon cœur et mon cerveau
D'un linceul vapoureux et d'un vague tombeau.

Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue,
Où par les longues nuits la girouette s'enroue,
Mon âme mieux qu'au temps du tiède renouveau
Ouvrira largement ses ailes de corbeau.

Rien n'est plus doux au cœur plein de choses funèbres,
Et sur qui dès longtemps descendent les frimas,
Ô blafardes saisons, reines de nos climats,

Que l'aspect permanent de vos pâles ténèbres,
- Si ce n'est, par un soir sans lune, deux à deux,
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux..



Automne.

VENDEMIER

BRUMAIRE

FRIMAIRE

Le vent

(Du 1^{er} au 31^{er} Oct. 1794.)

(Du 22 Oct. au 20 Nov. 1795.)

(Du 21 Nov. au 20 Dec. 1795.)

Lunes n. l. le 2 n. l. 2 p. q. 10. pl. p. q. 10. pl. 7

Sur le bruyère longue infiniment, Voici le vent cornant Novembre;

Sur le bruyère infiniment, Voici le vent qui se déchire et de démembrer, En souffles lourds, Battants les bourgs,

Voici le vent, Le vent sauvage de Novembre.

Au puits des fermes, Les seaux de fer et les poulies Grincent;

Aux citernes des fermes, Les seaux et les poulies Grincent et crient.

Le vent rafle le long de l'eau, Les feuilles mortes des bouleaux, Le vent sauvages de Novembre;

Le vent mord, dans les branches, Les nids d'oiseaux !

Le vent râpe du fer Et peigne au loin les avalanches Rageusement, du vieil hiver, Rageusement, le vent, Le vent sauvage de Novembre.

Table with columns for days of the month (primidi, duodi, tridi, etc.) and corresponding plants or events listed in the background text.

V'là l'bon vent

V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
V'là l'bon vent, m'amie m'appelle,
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,
V'là l'bon vent, m'amie m'attend.

Derrière' chez nous y a un étang (bis)
Trois beaux canards s'en vont baignant.
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

Le fils du Roi s'en va chassant (bis)
Avec son beau fusil d'argent.
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

Visa le noir, tua le blanc (bis)
— O fils du Roi, tu es méchant.
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

D'avoir tué mon canard blanc ! (bis)
Par-dessous l'aile il perd son sang.
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,

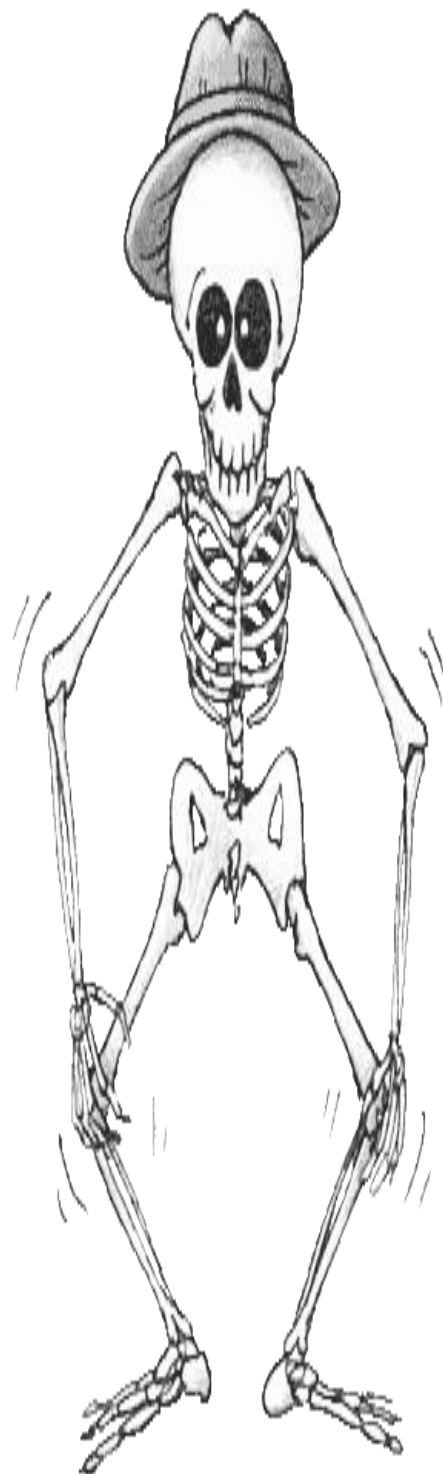
Par les yeux lui sort des diamants, (bis)
Et par le bec l'or et l'argent.
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

Toutes ses plum's s'en vont au vent (bis)
Trois dam's s'en vont les ramassant
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...


C'est pour en faire un lit de camp (bis)
Pour y coucher tous les passants
V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

Quand j'aurais du vent dans mon crâne

Quand j'aurai du vent dans mon crâne
Quand j'aurai du vert sur mes osse
P'tet qu'on croira que je ricane
Mais ça sera une impression fosse
Car il me manquera
Mon élément plastique
Plastique tique tique
Qu'auront bouffé les rats
Ma paire de bidules
Mes mollets mes rotules
Mes cuisses et mon cule
Sur quoi je m'asseyois
Mes cheveux mes fistules
Mes jolis yeux cérules
Mes couvre-mandibules
Dont je vous purléchois
Mon nez considérable
Mon cœur mon foie mon râble
Tous ces riens admirables
Qui m'ont fait apprécier
Des ducs et des duchesses
Des papes des papesses
Des abbés des ânesses
Et des gens du métier
Et puis je n'aurai plus
Ce phosphore un peu mou
Cerveau qui me servit
A me prévoir sans vie
Les osse tout verts, le crâne venteux
Ah comme j'ai mal de devenir vieux.



Chanson d'automne



Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Que sont mes amis devenus

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte
Ce sont amis que vent me porte
Et il ventait devant ma porte
Les emporta

Avec le temps qu'arbre défeuille
Quand il ne reste en branche feuille
Qui n'aille à terre
Avec pauvreté qui m'atterre
Qui de partout me fait la guerre
Au temps d'hiver
Ne convient pas que vous raconte
Comment je me suis mis à honte
En quelle manière

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte
Le mal ne sait pas seul venir
Tout ce qui m'était à venir
M'est advenu

Pauvre sens et pauvre mémoire
M'a Dieu donné, le roi de gloire
Et pauvre rente
Et droit au cul quand bise vente
Le vent me vient, le vent m'évente
L'amour est morte
Ce sont amis que vent emporte
Et il ventait devant ma porte
Les emporta






Chanson des gifles du vent

Combien de fois, depuis mes jeunes ans, combien de fois m'aura giflé le vent !

*Au temps de ma jeunesse, c'était gifle en caresse,
au temps de mes vingt ans, comme gifle un serment,
au temps de mes trente ans, comme gifle entre amants,
quand j'eus pris l'air penché, gifle au pédant fâché,
voyez ce dos courbé, gifle au gaga-bébé,
au temps (par tous les temps gifle la faux du Temps)
au temps où Mort vous gifle, soudain la Gifle-Gifle,
la der, en ouragan, et celle que j'attends*

-Combien de fois, depuis mes jeunes ans, combien de fois m'aura giflé le vent !

Paul Fort (1872-1960)
Ferveur françaises, Ballades périgourdines



*J'irai sur la grève te jeter mon baiser
Le vent vient de la mer, mamie, ça reviendra sur toi
Je te ferai des signes avec mon tablier.
Le vent vient de la mer, mamie, ça reviendra sur toi.
Je verserai mes larmes en te voyant partir,
Le vent vient de la mer, ma mie, il te les sèchera,
Eh bien, je penserai seulement à toi.
Te voici raisonnable, te voici raisonnable.*

Paul Fort (1872-1960)
Ballades françaises. 5e série, l'Adieu

Le vent, recette

Prenez un toit de vieilles tuiles
Un peu avant midi.

Placez tout à côté
Un tilleul déjà grand
Remué par le vent.

Mettez au-dessus d'eux
Un ciel bleu, lavé
Par des nuages blancs.

Laissez-les faire.
Regardez-les.

Vent

Vent qui rit,
Vent qui pleure
Dans la pluie,
Dans les cœurs ;

Vent qui court,
Vent qui luit
Dans les cours,
Dans la nuit ;



Vent qui geint,
Vent qui hèle
Dans les foins,
Dans les prêles ;



Dis-moi, vent ,
Frivolant,
À quoi sert
Que tu erres

En sifflant
Ce vieil air
Depuis tant,
Tant d'hivers ?



Le vent

Le vent qui vente est à la porte
Qui pleure comme une âme morte.
Il dit: "Ouvrez, au nom de Dieu !
Je vois chez vous lueur de feu,
je voudrais me chauffer un peu !"

Alors, j'ai dit à la servante":
Annick, ouvrez au vent qui vente !"
Et le vent qui vente est entré,
Et, devant l'âtre vénéré,
Doux, il a soupiré.

Avec des bonds de chien folâtre,
La flamme a sursauté dans l'âtre:
" Salut !" a dit le foyer clair
- Car le foyer parle, en hiver-
"Salut au pauvre vent de mer !"



Le vent assis sur l'escabelle
a répondu de sa voix belle:
" Langue de feu chère aux humains,
Lèche les pieds, lèche les mains
Du voyageur des grands chemins !"

A la claire flamme vivante
S'est réchauffé le vent qui vente,
S'est réchauffé le vent errant
Qui toujours va courant, courant,
Si maigre qu'il est transparent.

Automne

Cette année est de chiffre impair
Six reines en ce bocage errent
La pluie veut que l'on en sorte
Ce n'était que feuilles mortes
Au bout de sceptres rouillées
N'as-tu point pitié, vent jaloux,
Des nus grelottant dessous
les robes que tu découds
après les avoir fouillées.
Et toi papesse en ta paroisse,
ne sois plus de ta maison neuve
en turquoise et laide au pignon
gênée, gênée jusqu'à l'angoisse
quand tu pédales, couture neuve
car le vent lui fait édredon.
Le vent dit qu'il faut en rabattre
des six reines il en reste quatre !
girouettes au-dessus des cloisons
deux martyres, deux hameçons
là où le bœuf et l'âne sont
girouettes ! à tous les coups l'on perd
cette année est de chiffre impair.

MAX JACOB



P. 10 Vallauris 23.9.53.

Automne

Matins frileux
Le temps se vêt de brume ;
Le vent retrousse au cou des pigeons bleus
Les plumes.
La poule appelle
Le pépant fretin de ses poussins
Sous l'aile.
Panache au clair et glaive nu
Les lansquenets des girouettes
Pirouettent.
L'air est rugueux et cru ;
Un chat près du foyer se pelotonne ;
Et tout à coup, du coin du bois résonne,
Monotone et discord,
L'appel tintamarrant des cors
D'automne

Emile Verhaeren



La girouette

« La girouette au bout du pignon tourne au vent ;
Et selon que le vent la caresse ou la fouette,
Plus ou moins vite, on voit, tourner la girouette,
Sa pointe en tous les sens et sans cesse en avant.



Du nord au sud, de l'est à l'ouest, elle vire
En décrivant un rond qui s'efface dans l'air ;
Parfois, elle s'arrête, et de son doigt de fer
Désigne longuement un objet qui l'attire.

La girouette oscille et fait un demi-tour,
Elle hésite, on dirait qu'elle a peur de l'espace ;
Elle se meut de droite à gauche au vent qui passe

Attentive, elle écoute et regarde alentour.

Voici que tout à coup un souffle la bouscule ;
Elle tourne, et s'arrête encore brusquement,
Comme prise soudain d'un grand étonnement...
Puis, recommence son manège minuscule.

Je ne me moque point de ses tours et ses sauts,
Ainsi qu'elle, mon cœur est une girouette ;
Le jour furtif l'émeut, l'agite et l'inquiète,
L'orientant toujours vers des rêves nouveaux.

Il lui montre à plein ciel les bonheurs qu'il envie,
Mais il ne lui permet jamais de les goûter ;
Lui dont le seul désir serait de s'arrêter,
Il tourne, hélas ! il tournera toute la vie !... »

LA GUITARE

J'ai laissé pendre ma guitare dans les branches.
Le vent chante tout seul, écoutez sa chanson,
Il dit : « Je veux, moi vent, moi le vent sans maison,
Me reposer en toi guitare aux belles hanches.
Et toi tu nageras comme un poisson
Au ventre blanc dans ce ruisseau de sons.
À la harpe des bois j'arrache un chant sauvage,
Des grands troncs creux je tire un cri de bête,
La mer pleine de morts me rend un son de fête,
Je fais hurler comme des chiens tous les rivages,
Siffler les murs malchanceux et les toits.
Ma voix, ma propre voix
Vide de moi, riche de tant de choses,
Je la retrouve en toi guitare, en toi.
Aussi faut-il qu'en ton berceau je me repose. »



ODE AU VENT D'OUEST

(extrait)

Ô sauvage vent d'ouest, souffle même de l'automne

Âme sauvage qui te meut par tout l'espace

Ô destructeur et vivificateur, écoute, ô écoute !

Ô irrésistible ! — Si seulement

Je pouvais redevenir ce que j'étais dans mon enfance,

Camarade de ton vagabondage à travers l'espace,

Alors que surpasser ta vitesse céleste

Semblait à peine une folie, jamais je ne me serais débattu,

Jamais Je ne t'aurais supplié comme je fais dans ma détresse,

Oh ! soulève-moi comme une vague, comme une feuille, comme un nuage.

Je m'affaisse sur les épines de la vie ! Je saigne !

Le poids trop lourd des heures a paralysé, a courbé

Un être qui te ressemblait trop, Indompté, rapide et fier.

Fais de moi ta lyre, fais-moi chanter comme la forêt !

Et quand bien même mes feuilles tomberaient comme tombent les tiennes !

Le tumulte de tes puissantes harmonies

Fera sortir de moi comme d'elle une musique profonde, automnale.

Douce bien que si triste. Âme ardente,

Sois mon âme ! sois moi-même, ô Impétueux.



Le Vent

Il fait grand vent, le ciel roule de grosses voix,
Des géants de vapeur y semblent se poursuivre,
Les feuilles mortes fuient avec un bruit de cuivre,
On ne sait quel troupeau hurle à travers les bois

Et je ferme les yeux et j'écoute. Or je crois
Oùir l'après combat qui nuit et jour, se livre :
Cris de ceux qu'on enchaîne et de ceux qu'on délivre,
Rumeur de liberté, son du bronze des rois ...

Mais je laisse aujourd'hui le grand vent de l'histoire
Secouer l'écheveau confus de ma mémoire
Sans qu'il éveille en moi des regrets ni des vœux,

Comme je laisse errer cette vaine tempête
Qui passe furieuse en flagellant ma tête
Et ne peut, rien sur moi qu'agiter mes cheveux.



La mouette

Aux coups de feu la mouette
N'a pas changé de chemin,
Et sa brune silhouette
Sur le ciel rose et carmin
Se découpe nette.

Par le seul appui du vent
Majestueuse elle plane,
Puis doucement, doucement,
Dans la brume diaphane
S'incline en avant.

Et glisse de telle sorte,
Qu'elle va choir où l'on voit
L'horizon fermer sa porte.
Elle baisse, baisse et choit.
La mouette est morte.



CHANSON DE LA ROSE DES VENTS

C'est le vent du Sud qui fait l'amour aux scabieuses
C'est le vent du Sud qui fait l'amour au soleil

C'est le vent du Nord qui fait la mort à la terre
C'est le vent du Nord qui fait la mort à l'amour

C'est le vent d'Ouest qui fait le songe à la mer
C'est le vent d'Ouest qui fait le songe au sommeil

Et c'est le vent d'Est qui fait le jour à la nuit
Et c'est le vent d'Est qui fait le jour à la vie

NORD



EST



OUEST

SUD

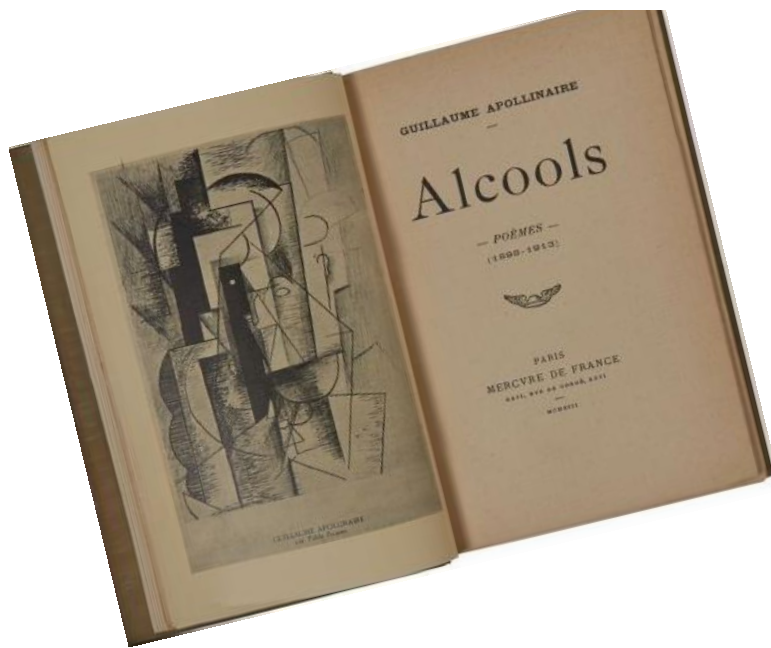
DAME AU BALCON

Soudain, elle apparaît, enveloppée de vent,
claire dans la clarté, arrachée, semble-t-il,
et sa chambre, taillée en biseau,
remplit la porte derrière elle,

sombre comme le champ d'un camée
dont les bords sont frangés de lumière ;
et tu as l'impression que le soir n'était pas
avant qu'elle apparût pour, sur la balustrade,

déposer encore un peu d'elle-même :
les mains encore — afin d'être légère :
comme offerte au ciel par les files
de maisons, mobile à tous les vents.





LE VENT NOCTURNE

Oh ! les cimes des pins grincent en se heurtant
Et l'on entend aussi se lamenter l'autan
Et du fleuve prochain à grand'voix triomphales
Les elfes rira au vent ou corner aux rafales
Attys Attys Attys charmant et débraillé
C'est ton nom qu'en la nuit les elfes ont raillé
Parce qu'un de tes pins s'abat au vent gothique
La forêt fuit au loin comme une armée antique
Dont les lances ô pins s'agitent au tournant
Les villages éteints méditent maintenant
Comme les vierges les vieillards et les poètes
Et ne s'éveilleront au pas de nul venant
Ni quand sur leurs pigeons fondront les gypaètes.

BALLADE DU SILENCE CRAINTIF

Ici, quand le vent meurt,
les mots défontent.
Et le moulin ne parle plus.
Et les arbres ne parlent plus.
Et les chevaux ne parlent plus.
Et les brebis ne parlent plus.

Se tait le fleuve.
Se tait le ciel.
Se tait l'oiseau.
Et se tait le perroquet vert.
Et, là-haut, se tait le soleil.

Se tait la grive.
Se tait le caïman.
Se tait l'iguane.
Et se tait le serpent.
Et, en bas, se tait l'ombre.

Se tait tout le marais.
Se tait tout le vallon.
Et se tait même la colombe
qui au grand jamais ne se tait.

Et l'homme, toujours silencieux,
de peur, se met à parler.



Le vent froid de la nuit

Le vent froid de la nuit souffle à travers les branches
Et casse par moments les rameaux desséchés ;
La neige, sur la plaine où les morts sont couchés,
Comme un suaire étend au loin ses nappes blanches.

En ligne noire, au bord de l'étroit horizon,
Un long vol de corbeaux passe en rasant la terre,
Et quelques chiens, creusant un tertre solitaire,
Entrechoquent les os dans le rude gazon.

J'entends gémir les morts sous les herbes froissées.
Ô pâles habitants de la nuit sans réveil,
Quel amer souvenir, troublant votre sommeil,
S'échappe en lourds sanglots de vos lèvres glacées ?

Oubliez, oubliez ! Vos cœurs sont consumés ;
De sang et de chaleur vos artères sont vides.
Ô morts, morts bienheureux, en proie aux vers avides,
Souvenez-vous plutôt de la vie, et dormez !

Ah ! dans vos lits profonds quand je pourrai descendre,
Comme un forçat vieilli qui voit tomber ses fers,
Que j'aimerais sentir, libre des maux soufferts,
Ce qui fut moi rentrer dans la commune cendre !

Mais, ô songe ! Les morts se taisent dans leur nuit.
C'est le vent, c'est l'effort des chiens à leur pâture,
C'est ton morne soupir, implacable nature !
C'est mon cœur ulcéré qui pleure et qui gémit.

Tais-toi. Le ciel est sourd, la terre te dédaigne.
À quoi bon tant de pleurs si tu ne peux guérir ?
Sois comme un loup blessé qui se tait pour mourir,
Et qui mord le couteau, de sa gueule qui saigne.

Encore une torture, encore un battement.
Puis, rien. La terre s'ouvre, un peu de chair y tombe ;
Et l'herbe de l'oubli, cachant bientôt la tombe,
Sur tant de vanité croît éternellement.

L'aigu bruissement

L'aigu bruissement des ruches naturelles,
Parmi les tamarins et les manguiers épais,
Se mêlait, tournoyant dans l'air subtil et frais,
À la vibration lente des bambous grêles
Où le matin joyeux dardait l'or de ses rais.

Le vent léger du large, en longues nappes roses
Dont la houle indécise avivait la couleur,
Remuait les maïs et les cannes en fleur,
Et caressait au vol, des vétivers aux roses,
L'oiseau bleu de la Vierge et l'oiselet siffleur.

L'eau vive qui filtrait sous les mousses profondes
À l'ombre des safrans sauvages et des lys,
Tintait dans les bassins d'un bleu céleste emplis,
Et les ramiers chanteurs et les colombes blondes
Pour y boire ployaient leurs beaux cols assouplis.

La mer calme, d'argent et d'azur irisée,
D'un murmure amoureux saluait le soleil ;
Les taureaux d'Antongil, au sortir du sommeil,
Hausant leurs mufles noirs humides de rosée,
Mugissaient doucement vers l'Orient vermeil.

Tout n'était que lumière, amour, joie, harmonie ;
Et moi, bien qu'ébloui de ce monde charmant,
J'avais au fond du cœur comme un gémissement,
Un douloureux soupir, une plainte infinie,
Très lointaine et très vague et triste amèrement.

C'est que devant ta grâce et ta beauté, Nature !
Enfant qui n'avais rien souffert ni deviné,
Je sentais croître en moi l'homme prédestiné,
Et je pleurais, saisi de l'angoisse future,
Épouvanté de vivre, hélas ! et d'être né.

De la douceur de ce monde

Sur cette terre, parcourue par un vent froid,
Un Jour, vous êtes, tous, arrivés nus comme un petit enfant,
Grelottant et qui ne possède rien.



Puis, une femme vous donna un linge.
On ne vous avait pas appelés. On voulait vous ignorer.
On n'était pas venu vous chercher en voiture.
Ici sur cette terre, vous étiez des inconnus.
Puis, un homme, un beau jour, vous prit par la main.

Le monde ne vous doit rien :
Si vous voulez partir, personne ne vous retient.
Vous ressembliez à beaucoup d'autres enfants.
Nombreux sont ceux qui vous ont pleurés.

Cette terre, parcourue par un vent froid
Vous la quitterez, tous, couverts de croûtes et de gale.
Vous saurez que vous avez aimé ce monde
Lorsqu'on vous jettera deux poignées de terre.

Le vent fripon



Un coup de vent fripon retrousse les jupons,
même il gonfle les toiles
dont la plage s'étoile.

Hé ! voici qu'une tente fait de l'aéro-plage !
Le voyage me tente.
Accrochons-nous ! J'enrage,

impossible : c'est moi qui la dessine
et peins, d'une main,
les cinq doigts de l'autre à mon pépin.

Tente, reste ici-bas ! montre à tous ta grande âme !
résiste ! et que ce mât fasse au vent qui t'acclame
claquer son oriflamme !

Le vent



Ce n'était pas
Une aile d'oiseau.

C'était une feuille
Qui battait au vent.

Seulement,
Il n'y avait pas de vent.

S'il faut rendre compte
Des beautés du monde,

On n'oubliera pas
Les moulins à vent

Que le vent détraque
Et qui nous oublie

Pour le vent,
l'aurore et la liberté.



PHÉBUS ET BORÉE

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut ; le soleil luit ; et l'écharpe d'Irls
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommaient douteux pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé ; bonne étoffe bien forte.
« Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu
À tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? — Eh bien, gageons nous deux
Dit Phébus sans tant de paroles,
À qui plutôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez. Je vous laisse obscurcir mes rayons. »
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau ;
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva, le vent perdit son temps :
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme ;
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le soleil dissipe la nue
Récrée, et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller.
Encore n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
Plus fait douceur que violence.

PHÉBUS ET BORÉE. Fable CVI.

PROMENADES DANS LES ROCHERS

(extrait)

Sérénité de tout ! majesté ! force et grâce !
La voile rentre au port et les oiseaux aux nids.
Tout va se reposer, et j'entends dans l'espace
Palpiter vaguement des baisers infinis.

Le vent courbe les joncs sur le rocher superbe,
Et de l'enfant qui chante il emporte la voix.
Ô vent ! que vous courbez à la fois de brins d'herbe
Et que vous emportez de chansons à la fois !

Qu'importe ! Ici tout berce, et rassure, et caresse.
Plus d'ombre dans le cœur ! plus de soucis amers !
Une ineffable paix monte et descend sans cesse
Du bleu profond de l'âme au bleu profond des mers.



风雨夜

NUIT DE PLUIE ET DE VENT

(extrait)

Le grand vent furieux secoue les arbres et les sorghos, gronde, gronde
La pluie serrée cingle. La pluie qui gronde gronde.
Nous face au vent contre la pluie
Sommes l'armée qui va de l'avant, grondant, grondant.

À quoi bon ton fracas, nuit pleine de trous noirs ?
Nous fourrons au filet l'armée trente-deux, l'armée soixante-six
Et quand nous aurons tiré le lacet,
Nous mettrons à mort l'ennemi coincé au Mont des Moutons.

Alors tu pourras, vent, partir bien loin d'ici annoncer la nouvelle.
Alors tu pourras, nuit, secouer la poudre de canon qui nous colle au corps,

Alors tu pourras tonnerre cogner le grand tambour de la victoire
Sur les talons des ennemis en débandade.

Yan-Yi, poète chinois

Mer sous le vent

L'océan sonore
Palpite sous l'œil
De la lune en deuil
Et palpite encore,

Tandis qu'un éclair
Brutal et sinistre
Tend le ciel de bistre
D'un long zig-zag clair,

Et que chaque lame
En bonds convulsifs,
Le long des récifs
Va, vient, luit et clame,

Et qu'au firmament,
Où l'ouragan erre,
Rugit le tonnerre
Formidablement.




Au vent d'automne

Passes dans les rameaux desséchés, vent d'automne,
Dans l'ombre, enivre-toi de leur parfum amer ;
Berce entre les ifs noirs la lune monotone,
Fais murmurer sans fin la nuit comme une mer.

Avive dans le ciel les étoiles tremblantes,
Dispense follement la poudre du chemin,
Fais onduler sur les coteaux les herbes lentes
Comme un grand dos soyeux que caresse la main.

Tonne, gémis, décrois, murmure, gronde encore,
Au loin avec la voix mystérieuse : meurs
Renaiss, déferle ainsi qu'une vague sonore,
Remplis enfin la nuit d'éternelles rumeurs.

Le Chêne et le Roseau



Le Chêne un jour dit au Roseau :
"Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
- Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. "Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.

Quand
l'enfant
dans le jardin, le vent
rit oublie tous ses tourments.

Quand
l'enfant
rêve au
jour le prochain
s'arrête un
Court instant.

Le soleil alors résonne
de mille mots cachés.